

# Artur Henrique Ribeiro Gonçalves

---

## Catherine Clément, dix mille guitares un bada, rendez-vous avec l'histoire...

---

Acta Universitatis Lodzianis. Folia Litteraria Romanica 9, 163-171

---

2014

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej [bazhum.muzhp.pl](http://bazhum.muzhp.pl), gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach  
dozwolonego użytku.

*Artur Henrique Ribeiro Gonçalves*  
Université de l'Algarve

**CATHERINE CLÉMENT, DIX MILLE GUITARES & UN BADA,  
RENDEZ-VOUS AVEC L'HISTOIRE...**

“Catherine Clément, ten thousand guitars & a bada, a rendezvous with history...”

**SUMMARY** – The sebastianism is the most universal of Portuguese myths. More than four centuries after the battle of Ksar-el-Kebir, some people still believe the return of the *Hidden* king to save the country and conquer the Fifth Empire. — Catherine Clément offers us a very special interpretation of the facts in the novel *Ten thousand guitars* (2010). She chose an Indian rhinoceros to tell the story of his European owners: Sebastian of Portugal, Rudolph II of Germany and Christina of Sweden. —The biographical representation of the three crowned heads that unify the narrative has the power to reveal to the reader facets of life that can take charge of black legends derail. Message of hope in our global village, a long way to go in our journey through life...

**KEYWORDS** – Catherine Clément, Portugal, sebastianism, rewriting

„Catherine Clément, dziesięć tysięcy gitar i „bada” – spotkanie z historią...”

**STRESZCZENIE** – Sebastianizm jest najbardziej uniwersalnym spośród portugalskich mitów. Ponad czterysta lat po bitwie pod Al-Kasr al-Kabir niektórzy wciąż wierzą, że „król w ukryciu” powróci, aby ocalić kraj i podbić Piąte Imperium. — Catherine Clément proponuje nam szczególną interpretację związanych z tym faktów w powieści *Dziesięć tysięcy gitar* (2010), wybrawszy indyjskiego nosorożca na narratora historii o jego europejskich właścicielach: Sebastianie I, Rudolffie II i Krystynie Wazównie. Biograficzne przedstawienie trzech koronowanych głów, nadające spójność fabule, może zdradzić czytelnikowi aspekty życia pominięte przez „czarne legendy”. To przesłanie nadziei w naszej globalnej wiosce, długa droga do przebycia w naszej podróży przez życie...

**SŁOWA KLUCZOWE** – Catherine Clément, Portugalia, sebastianizm, adaptacja

Les dix mille Portugais avaient perdu leur roi. Mais était-ce vraiment lui ? Qui pouvait l'attester ? Des officiers captifs reconnaissant un corps défiguré, dépouillé de ses insignes royaux ? Allons ! Ce n'était pas vrai. Il avait survécu, il s'était échappé, il allait revenir, il ne pouvait pas mourir. Le roi du Portugal, Sébastien le Désiré, désespoir de son peuple. — Quand le soleil se leva sur le champ de bataille, dix mille guitares restèrent sur le sable, abandonnées à Alkacer-Kébir<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> C. Clément, *Dix mille guitares*, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p. 11-12.

## 1. Mythe, légende & prophétie

Le sébastianisme est le plus durable et le plus universel des mythes portugais. Par où qu'il passe, il continue à déplacer ciel et terre, ne laissant personne indifférent à une magie jamais exempte d'énigmes toujours vivantes et renouvelées. Plus de 400 ans après la disparition du *Désiré* à Ksar El Kébir, il y a toujours des gens qui attendent le retour du roi *Caché*, venu d'une île enchantée, enveloppé par un matin brumeux, monté sur un cheval blanc, épée à la main, prêt à sauver le royaume perdu et à conquérir un empire planétaire. Les racines anciennes recueillies dans les textes bibliques, dans les légendes celtes du cycle arthurien de la table ronde, dans les échos ibériques de l'*Amadis de Gaule* et dans le dépôt insondable de la tradition populaire de transmission orale, sont toutes là, réunies, à souligner le mélange ancestral des sources matricielles de l'histoire européenne qui réunit tous leurs peuples et leurs destins.

Gonçalo Anes Bandarra (1500-1556) à peine pouvait-il deviner, aux environs des années 30 et 40 du XVI<sup>e</sup> siècle, lorsqu'il composait les rimes annonciatrices du roi caché, la polémique qui était en train de se produire, les soucis que l'Inquisition lui préparait et le succès que l'avenir lui réservait, au point que ses *Trovas* furent accueillies par une foule d'auditeurs et de lecteurs comme de vraies prophéties du devenir national et mises à maintes reprises à la liste des livres interdits par l'Église. Tout cela dû au fait de s'être transformé au fil du temps dans le noyau central du mythe / de la légende sébastique, qui incendierait l'esprit lusitanien pendant le régime de la Monarchie Duale (1580-1640) et la guerre de Restauration (1640-1668) d'une dynastie nationale soutenue par la maison de Bragance. Régnait alors au Portugal João III (1502-1557), le *Pieux*, grand-père de Sébastien (1554-1578), le *Désiré*, celui qui viendrait à être identifié plus tard comme le Messie promis, le sauveur providentiel du pays, le conquérant fortuné et le souverain accompli du Cinquième Empire du Monde. Le troubadour-visionnaire, après avoir été blanchi en 1541 par le Saint-Office de tous soupçons de judaïsme, fut forcé à abjurer dans un autodafé des fautes commises contre la religion et interdit d'écrire, lire ou divulguer des sujets concernant la Bible et les textes sacrés. Le jugement aura été accompli sans retards ou hésitations. Le condamné tomba dans le plus profond ostracisme et on ignore même le moment exact de son trépas. Celui-ci se sera produit à cette époque ou quelques années plus tard. Pourtant, l'intérêt envers le prophète et le prophétisé n'a jamais faibli dans la façon toute particulière de ressentir l'âme portugaise. Il perdure jusqu'à présent, surtout dans les moments de crise aiguë que les *fados* ont fait répéter cycliquement pendant les siècles suivants de rêves faits, défaits et refaits.

L'*editio princeps* partielle des *Rimes* date de 1603 et est due à D. João de Castro, qui se chargea de compiler et commenter les strophes les plus controversées dans la *Paraphrase et accord de quelques prophéties de Bandarra*,

*cordonnier de Trancoso*, quand il se trouvait exilé à Paris, là où il les aura données à imprimer. Il lui succède une seconde édition, plus élargie, des *Rimes de Bandarra*, publiées en 1644, dans la ville de Nantes, chez Guillermo Monier. Ces impressions inaugurales furent largement copiées, annotées, interprétées, refaites et élargies au fur et à mesure du temps, dans un nombre peu précis qui devra atteindre, à peu près, les deux dizaines d'exemplaires recensés. Le père António Vieira aura été le premier grand visionnaire portugais à donner corps au mythe messianique du dernier croisé européen en terres mauresques, surtout dans les *Espoirs du Portugal et Cinquième Empire du Monde* (1659). De nos jours, Fernando Pessoa se présente comme l'un des derniers hérauts enthousiastes de la légende, déjà transformée en mythe national. Il lui accorde un sens prophétique en projetant même l'avenir historique du pays. Dans la troisième partie du *Message* (1934), intitulée « Le Caché », on trouve les pages les plus emblématiques de tout le poème.

## 2. Drame, geste & allégorie

La magie produite par la destinée tragique du roi des mille chimères entraîna aussi une légion d'adeptes enflammés à l'intérieur et à l'extérieur des scènes théâtrales où les divers actes de la pièce furent représentés. Catherine Clément, romancière et essayiste française, se laissa captiver par la trame de la pièce. Elle lui donna une interprétation très spéciale dans les pages des *Dix mille guitares* (2010), celles que les malheureux soldats portugais auront abandonnées sur le champ de bataille qui vit tomber trois rois et fit accéder un quatrième au trône, produire des légendes dans plusieurs langues et des bizarreries dans un tas d'autres. Pour échapper au déjà vu, elle opta pour une forme originale consistant à rappeler une geste maintes fois contée et remaniée au cours des générations successives d'auditeurs attentifs et intéressés. Elle choisit le rhinocéros indien du monarque lusitanien comme conteur privilégié des mémoires de ces temps lointains, au moment même où l'Orient commençait à révéler ses mystères à l'Occident, à travers des animaux exotiques, convertis en ambassadeurs privilégiés des richesses des nouveaux empires ibériques en formation. Le roman historique plus récent sur le malheureux rêveur de fantaisies utopiques, disparu sans gloire un jour d'été africain au seuil du désert sahraoui, le voilà à la conquête de lecteurs et admirateurs du dernier chevalier du Christ dans les terres protégées d'Allah.

Tout d'un coup, il nous revient à la mémoire *Le Voyage de l'éléphant* (2008), où José Saramago raconte les pèlerinages de Salomon, le pachyderme offert par le roi João III du Portugal à son neveu l'archiduc Maximilien d'Autriche. Lus les livres et confrontées les fables, on s'aperçoit que les analogies discursives sont insuffisantes et finissent par se diluer dans les méandres familiers des

personnalités / personnages engagés dans l'intrigue. Comme le remarque si bien Pierre Brunel, « On pourrait penser : autant de voyageurs, autant de voyages »<sup>2</sup>. Les animaux d'estime du *Pieux* et du *Désiré* couvrent des espaces identiques, remplissent des temps contigus et servent les intérêts communs, mais ils furent prédestinés de manière distincte par les caprices de l'écriture. L'éléphant Salomon fut entraîné par le cornac à obéir aux ordres des maîtres, comme le rhinocéros / bada apprit avec le palefrenier royal à les observer, à les juger et à choisir le préféré, naturellement le roi Sébastien, devenu le protagoniste du récit. Selon François Moureau : « L'expression de *littérature de voyages* témoigne elle-même d'une certaine ambiguïté et d'un statut de genre qui ne lui appartient pas entièrement »<sup>3</sup>.

Bref, si l'on applique aux deux textes rapprochés les idées ci-dessus, on s'apercevra que Saramago, un des maîtres du réalisme magique, se limite à placer les pérégrinations de l'éléphant dans l'univers de l'étrange, tandis que Catherine Clément, plus habituée aux solutions réalistes, élargit les déambulations du bada vers les univers du merveilleux. Les plans de la romancière française vont plus loin que la trame offerte par le romancier portugais. Elle tire parti du récit du porteur de corne asiatique, lui accorde la faculté de penser et l'invite à croquer, dans des lignes très précises, l'histoire de ses maîtres européens : le roi croisé Sébastien du Portugal, l'empereur alchimiste Rodolphe II du Saint-Empire et la reine barbare Christine de Suède.

Au travers d'un efficace retable d'histoires entrecroisées, partagées par trois panneaux dûment encadrés par un prologue et un épilogue, les narrateurs convoquent au récit les particularités de chacun des personnages peints et des espaces scéniques foulés dans leurs parcours de vie. Les disputes chrétiennes entre les partisans de la Réforme et de la Contre-réforme, les guerres religieuses entre les papistes de la Ligue catholique et les protestants de l'Union évangélique, les rivalités dogmatiques et dissidences internes entre luthériens et calvinistes, ultra-quistes et taborites, hussites et puritains. Les uns contre les autres et tous contre les musulmans et les juifs. Des conflits incessants et ensanglantés soutenus par des têtes couronnées qui s'étripaient pour le même dieu unique, soit-il nommé Seigneur, Allah ou YHWH. Les conflits politiques et familiaux dressés par les maisons d'Aviz, de Habsbourg et de Vasa pour le contrôle hégémonique des peuples ; les folies des uns et des autres, tous ensemble, à justifier les raisons et les torts de leurs actions. Le contrepoint culturel en est transmis par un Camoens épuisé, un Arcimboldo fatigué et un Descartes mourant : hérauts tous les trois de la décadence d'un monde en mutation. La poésie, la peinture et la philosophie font consensus, pour livrer un même message apocalyptique de la fin des temps

<sup>2</sup> P. Brunel, « Mythes et types du voyageur dans la littérature de voyages », in : *Les Récits de voyages. Typologie, historicité*, sous la dir. de M<sup>e</sup> A. Seixo et G. Abreu, Lisboa, Cosmos, 1998, p. 197.

<sup>3</sup> F. Moureau, « Le récit de voyage : du texte au livre », in : *Les Récits de voyages, op. cit.*, p. 241.

ou d'un modèle dépassé d'envisager la vie. Le réel alterne avec l'imaginaire pour trouver des solutions fictionnelles afin de combler les lacunes de notre connaissance factuelle. Les animaux et les objets gagnent de l'âme et analysent la vie des humains qui les entourent, l'esprit du brahmane bengali transmigre vers le corps du bada-chroniqueur, Philippe II parle en rêves avec le fantôme de doña Juana d'Autriche, sa sœur, transmuée en libellule-corbeau. La fable s'enchaîne avec l'apologue pour donner sens à l'allégorie au long de tous les registres fragmentaires. Le désespoir révolu est remplacé par l'espoir du renouveau.

Le *Désiré* survécut au carnage marocain et opta pour le statut de *Caché* dans un petit ermitage sarrasin pas très loin de l'Atlas, gagna l'épithète d'*Infirmes* et le don de guérir les malades à l'ombre de la Bible et du Coran. Il se maria avec la princesse Jasmine, l'orpheline de Moulay Mohammed, l'*Écorché*, le sultan destitué du Maroc et noyé à Alkacer-Kébir dans la bataille des Trois Rois, il fonda une famille nombreuse, devint le cheikh aux yeux bleus ou le cheikh au masque et résista à la tentation de réclamer le trône auquel il avait droit et que des imposteurs s'accaparèrent sans mesurer suffisamment les risques que cette fourberie causerait. Le désir du Cinquième Empire Mondial ou d'un Royaume de Christ Achevé fut abandonné à jamais par le petit-fils du roi João III et de l'empereur Charles Quint, neveu de Philippe II d'Espagne et 1<sup>er</sup> du Portugal, souverains tout-puissants qui régnaient sur un double Empire mondial sur lequel le soleil ne se couchait jamais. Le songe de conquête et de domination de la terre par la Couronne portugaise et l'Église romaine fut abandonné. Le désastre de l'expédition d'Afrique, achevé dans un champ au Maroc, le 4 août 1578, devint, en fait, la dernière incursion chrétienne d'un chevalier européen en territoire magrébin, annoncée et commentée dans le « *Prologue : La dernière Croisade* » au livre des gestes, des drames et des allégories vécues par trois des potentats les plus paradigmatiques de leur temps et répartis en trois blocs narratifs de caractérisation biographique, auxquels on a déjà fait référence.

Le monarque portugais est la seule personnalité historique / personnage littéraire à occuper une place privilégiée dans toutes les parties du roman, devenant, de cette façon, son protagoniste absolu. La « PREMIÈRE PARTIE. Le croisé » constitue le noyau central de son existence réelle et imaginée, raconte la relation de l'aventure / mésaventure de la construction d'un empire global d'outremer (celle consacrée par les chroniques officielles du royaume), et le rapport de la convalescence-noces d'un roi tombé sur le champ de bataille (celui célébré par les légendes populaires et la fantaisie romanesque des auteurs). Le bada fut apporté de Goa à Lisbonne et offert à Sébastien. Après la disparition du jeune souverain dans la croisade contre les Infidèles, il connut deux autres maîtres couronnés : le vieux roi-cardinal Henri à Lisbonne suivi du déjà bien âgé Philippe II à Madrid. C'est dans la capitale d'Espagne unifiée qu'il finit, aussi, sa vie d'animal asiatique, dans des terres européennes. Les humains ne surent pas tolérer son appétit de liberté et l'abattirent à cause de sa présumée et

dangereuse férocité. L'esprit dont il avait hérité par transmigration de l'âme d'un des plus sages brahmanes de Bengale a réussi à subsister et obtint l'abri dans la fraction la plus appétissante de son corps : la corne du rhinocéros. Comme abrégé de sa vie, il affirme dans un fragment inaugural de ses mémoires :

J'avais été un homme, je devins un animal et de moi il ne reste qu'un bout de kératine. J'eus au quinzième siècle un village natal, un nom, une famille, une bouche pour manger le riz, une voix pour dire des prières. Cinquante années plus tard, j'eus un marais natal, des pattes, des femelles, des grognements, une queue. Et je suis devenu une chose sur un meuble<sup>4</sup>.

L'étape suivante des voyages du bada l'emmena à Prague et fut effectuée à partir des relations de famille existant entre Sébastien du Portugal et Rodolphe II de Germanie, respectivement fils de Jeanne et Marie d'Autriche, les deux sœurs de Philippe II d'Espagne. Dans la « DEUXIÈME PARTIE. L'alchimiste », l'empereur élu du Saint-Empire romain et germanique, roi de Bohême et de Hongrie, fit légitimement l'acquisition des dépouilles mortelles du rhinocéros royal qu'il transforma en un gobelet miraculeux, incrusté d'un bézoard caprin, utilisé à la fois comme un contrepoison garanti et un aphrodisiaque efficace, propriétés jamais confirmées ou infirmées durant toute sa vie. Il tint compagnie aux grands savants Tycho Brahé et Johannes Kepler pour mieux comprendre le cosmos. Il se fit peindre en *Vertumne* par Giuseppe Arcimboldo et demanda au rabbi Læwe de lui créer un homme artificiel, un nouveau Golem, selon les enseignements kabbalistiques du *Séfer Yetsira*. Rien que des projets bizarres imaginés par un être tout à fait excentrique, hors du commun. La folie du cousin Aviz consistait à conquérir le monde par les armes et celle du cousin Habsbourg à faire un portrait du monde avec ses collections d'art. L'un voulait battre les Maures en Afrique, l'autre chasser les Turcs d'Europe. Ils échouèrent tous les deux. Le rêve de guerre du roi croisé et le rêve de paix de l'empereur alchimiste devinrent des plans ratés, des mirages fabuleux qui ne virent jamais la lumière du jour. La mort présumée du petit-fils portugais de Charles Quint à Alkacer-Kébir donne place au trépas confirmé du petit-fils autrichien à Prague. Dans la tranquillité du petit empire africain confiné aux limites de l'ermitage maghrébin, Sébastien, le roi manchot, conçut six enfants avec Jasmine, la princesse boiteuse, et renonça définitivement au trône royal du Portugal.

La guerre de Trente Ans offre au rhinocéros voyageur sa dernière expérience aristocratique. Il est enlevé de la Chambre aux merveilles du Château impérial de Prague de Rodolphe II d'Autriche et emmené dans la chambre à coucher du Château royal de Stockholm de la reine Christine de Suède. Celle-ci nous est présentée dans la « TROISIÈME PARTIE. La barbare ». Aucun lien de famille n'existe entre la maison de Vasa et celles d'Aviz et de Habsbourg et, pourtant, il apparaît une coïncidence de parcours existentiels entre les trois. Elle est semée

<sup>4</sup> C. Clément, *op. cit.*, p. 20.

d'utopie et de chimère, de morceaux d'aliénation et de génialité, de songes sublimes que le souvenir des hommes effaça ou élargit selon leurs intérêts éphémères. La mémoire du bada se chargea de les divulguer dans sa réelle dimension, quoique sous l'habit symbolique d'allégorie crue et nue. Telle fut la fin fantastique du roi caché en son exil / abri marocain. Un trépas tranquille dans la compagnie de ses enfants et une sépulture simple couronnée par une croix chez les Maures. Comme épitaphe, fut enregistrée « l'année de la mort du roi, 1064 de l'Hégire, avec un nom en lettres capitales, *SEBASTIANUS REX ENCOBERTO* »<sup>5</sup>.

L'histoire polyphonique produite par Catherine Clément dans les *Dix mille guitares* finit avec l'« *Épilogue : j'aime la tempête* », la devise du « comte Dohna », le nom d'emprunt de Mademoiselle la Toute-Puissante Princesse et demoiselle Christine, l'ex-reine de Suède. Ses déambulations dans l'Europe baroque sont connues et elles ne méritent donc pas d'être résumées. La conversion au catholicisme fit davantage connaître les excentricités qu'elle commit alors à tort et à travers. Elle ne ceignit plus jamais de couronne et ne tint pas non plus de sceptre à la main, mais elle ne renonça pas entièrement à la tentation de reprendre le pouvoir comme souveraine d'un quelconque royaume. Elle se berça momentanément de l'envie d'occuper le trône de Naples, puis celui de Pologne et même de récupérer celui de Suède. Tous ces projets échouèrent et furent remplacés bientôt par d'autres extravagances plus faciles à matérialiser. Le récit ne tait que les contacts qu'elle maintint à Rome avec le père António Vieira. C'est dommage, puisqu'on aurait ainsi eu l'occasion d'avoir un lien historique additionnel de l'invention romanesque, un hypothétique trait d'union entre les deux sébastianismes, le prophétisé et l'authentique.

La fiction a suivi d'autres chemins. Elleregistra un dernier renvoi biographique imaginé par le bada-chroniqueur pour terminer au mieux la collection de drames, gestes et allégories déjà évoqués. Soit la force de la destinée, soit la roue de la fortune voulut qu'après le décès de sa maîtresse royale, la corne du preux chevalier en cuirasse et monstre des marais échut à plusieurs propriétaires, jusqu'à arriver aux mains d'un archiduc autrichien de la maison de Habsbourg, en expliquant, de cette façon, son existence actuelle comme objet de musée. L'affection spéciale par le malheureux monarque portugais est soulignée encore une fois :

Pas étonnant qu'avec mon armure à moi, Sébastien m'ait aimé ; je lui ressemble. Comme lui, j'ai trouvé asile dans un coin désert où l'on parle de moi sans me connaître. Un jour, peut-être, quelqu'un s'attardera et lira ma notice. Corne d'un rhinocéros des Indes orientales offert au roi Sébastien en 1577, un an avant la défaite d'Alkacer-Kébir, repris par le roi Philippe d'Espagne. Propriété de Rodolphe de Habsbourg, puis Christine de Suède, léguée au cardinal Decio Azzolino en 1689<sup>6</sup>.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 445.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 460.



Pour achever les mémoires, le bada, devenu gobelet impérial et royal, exprime encore une dernière réflexion personnelle. Il formule une question rhétorique qui ne mérite pas de réponse. La voilà : « Il m'arrive de rêver à une corne femelle que j'empalerais d'un coup par l'arrière ; les croupes des filles m'émeuvent encore. Une vieille corne de bada qui pense et qui bande, est-ce qu'il n'y a pas de quoi rire ? »<sup>7</sup>

### 3. Histoire, récit & fantaisie

L'affection de Catherine Clément pour le Portugal et les Portugais est ancienne. À plusieurs reprises, elle eut l'occasion de l'affirmer et de le démontrer. Dans les « Remerciements » mis à la fin de l'ouvrage, elle le fait d'une manière assez convaincante, en nous informant, par exemple, de l'année 1960 où elle entendit parler de Dom Sébastien pour la toute première fois. Depuis lors, l'attrance de l'écrivaine pour l'*Encoberto*, celui qui est caché, ne faiblit pas. L'idée de lui consacrer une réflexion littéraire fleurit et mûrit au long des décennies et vient de se concrétiser dans ces *Dix mille guitares*, roman où elle soutient, d'une manière exemplaire, la rencontre heureuse entre la fantaisie et l'histoire.

Avant cela, néanmoins, la condition mi-catholique, mi-juive de l'auteure, associée à une écriture de tendance féministe, l'avait déjà amenée à la composition d'un roman historique situé à l'apogée du siècle d'or des cultures européennes, surtout les ibériques, régies alors par les maisons d'Autriche et d'Aviz. Le succès international de *La Señora* (1992) fut immédiat et la mémoire oubliée / ignorée de Beatriz de Luna, plus connue comme Dona Gracia Nasi (1510-1568), ravivée et conduite aux quatre coins du monde et dans plusieurs idiomes. Le magnétisme exercé par l'humanisme de cette femme d'armes dans l'esprit de la romancière l'incita à y faire référence encore une fois dans le corps du roman d'inspiration sébastique et aussi dans les remerciements finaux. Retenons la première allusion où l'auteure décrit en bref le profil de la Señora, faite quand le grand rabbin de Prague, dit le Maharal, accompagné de son frère Sina et de son gendre Isaac, furent invités par l'empereur Rodolphe II de Habsbourg au Château impérial :

L'événement était d'importance. Lorsqu'ils les convoquaient, les souverains catholiques s'en prenaient à leurs banquiers juifs, marranes le plus souvent. Mais il n'y avait plus de banquiers juifs en Europe depuis que Dona Gracia Nasi, dite la Señora, s'était réfugiée à Istanbul trente ans auparavant pour fuir l'Inquisition. Le sultan ottoman l'avait accueillie comme une reine, lui avait fait cadeau de la Galilée, avait accepté qu'elle recueille d'autres juifs en créant des réseaux

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 461.

---

clandestins en Europe, mais la chère Señora, protectrice des juifs persécutés, était morte depuis longtemps et ces temps n'étaient plus<sup>8</sup>.

La tentative d'entente entre des peuples et des cultures est, assurément, ce qui transparaît le plus dans les deux romans historiques de Catherine Clément, dont on vient de parler, consacrés tant au marrane né à Lisbonne reconverti au judaïsme qu'au roi caché chrétien marié avec une princesse islamiste. L'affabulation biographique des trois têtes couronnées, qui unifie la chronique la plus récente, a le don de révéler aux lecteurs des facettes assez méconnues que les légendes noires ont largement niées. Le roi croisé portugais défait les rêves de guerre dans la convivialité avec le cheikh musulman Tidjane Abdallah ; l'empereur-alchimiste autrichien renforce le rêve de paix dans les rendez-vous avec le grand rabbin de Prague, Yehudah Læwe Bezalel ; la reine-barbare suédoise abdique du trône luthérien et étreint la foi catholique après les entretiens tenus avec les jésuites Macedo, Malines et Casati. Ils étaient en quête, tous les trois, du bonheur d'être libres : Sébastien cherchait à se marier avec une musulmane convertie au christianisme, Rodolphe voulait rester fidèle à sa maîtresse italienne, Christine aspirait à aimer n'importe qui sans être attachée à quiconque. On voit donc trois destinées humaines tout à fait édifiantes, ancrées dans les univers de la tolérance et du dialogue entre les croyances et les religions. Elles véhiculent un message d'espoir dans notre village planétaire si peu habitué à voir l'harmonie de l'humanité dans les horizons de la diversité, révèlent un long chemin à parcourir dans notre voyage à travers la vie et constituent une représentation littéraire de l'identité nationale par rapport à l'altérité culturelle. C'est en même temps un écho éloigné de ce champ de bataille perdue par le roi désiré où les timbres des dix mille guitares abandonnées continuent à retentir de la triste mélodie du *fado* sébastique, cette musique de la fatalité nationale exprimant, en conclusion, l'espoir de ce qui reste encore à réaliser.

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 276-277.